

Dictée du 2 décembre 2024

LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE. Alfred de Musset.

PREMIÈRE PARTIE. CHAPITRE PREMIER

Pour écrire l'histoire de sa vie, il faut d'abord avoir vécu ; aussi n'est-ce pas la mienne que j'écris.

Ayant été atteint, jeune encore, d'une maladie morale abominable, je raconte ce qui m'est arrivé pendant trois ans. Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien ; mais comme il y en a beaucoup d'autres que moi qui souffrent du même mal, j'écris pour ceux-là, sans trop savoir s'ils y feront attention ; car, dans le cas où personne n'y prendrait garde, j'aurai encore retiré ce fruit de mes paroles de m'être mieux guéri moi-même, et, comme le renard pris au piège, j'aurai rongé mon pied captif.

Dictée :

CHAPITRE II

Pendant les guerres de l'Empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges aux roulements des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères **ensanglantés** apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines **chamarrées** d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

Un seul homme était en vie alors en Europe ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de **trois cent mille** jeunes gens ; c'était l'impôt payé à César, et, s'il n'avait ce troupeau derrière lui, il ne pouvait suivre sa fortune. C'était l'escorte qu'il lui fallait pour qu'il **pût** traverser le monde, et s'en aller tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur.

Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme ; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères **désolées** ; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs. Jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui **séchèrent** tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on les appelait ses soleils d'Austerlitz. Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours **tonnants**, et qui ne laissaient de nuages qu'aux lendemains de ses batailles.

C'était l'air de ce ciel sans **tache**, où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfants respiraient alors. Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux **hécatombes** ; mais ils croyaient Murat invulnérable, et on avait vu passer l'empereur sur un pont où **sifflaient** tant de balles, qu'on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'était-ce que cela ? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante ! elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis, qu'elle en était comme devenue jeune, et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers ;

tous les cercueils en étaient aussi ; il n'y avait vraiment plus de vieillards ; il n'y avait que des cadavres ou des **demi-dieux**.

Cependant l'immortel empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger ; comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route ; il l'effleura du bout de l'aile, et le poussa dans l'Océan. Au bruit de sa chute, les vieilles croyances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleur, et, avançant leurs pattes **crochues**, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe, et de la pourpre de César se firent un habit d'Arlequin (...)

Alors ces hommes de l'Empire, qui avaient tant **couru** et tant **égorgé**, embrassèrent leurs femmes **amaigries** et parlèrent de leurs premières amours ; ils se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales, et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient ; les enfants sortirent des collèges, et ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit que la guerre était finie, que César était mort, et que les portraits de Wellington et de Blücher étaient suspendus dans les antichambres des consulats et des ambassades, avec ces deux mots au bas : *Salvatoribus mundi*.

VOCABULAIRE

- *Salvatoribus mundi* : « Sauveur du monde »
- Hécatombe :

Aujourd'hui, on utilise souvent le mot « hécatombe » pour parler de grandes pertes ou de massacre. Mais à l'origine, il était surtout question de religion.

Dans la Grèce antique, on célébrait tous les ans la fête des Panathénées, **une cérémonie religieuse et sociale donnée en l'honneur de la déesse Athéna**. Son rituel consistait à sacrifier cent bœufs, offerts aux dieux par les habitants de la cité. La fête des Panathénées avait lieu du 23 au 30 du mois d'hécatombéon. Il s'agissait d'un nom fort bien trouvé puisque, en grec ancien, le mot « hécatombe » **signifie justement cent bœufs**, en référence au sacrifice pratiqué au cours de la cérémonie.

Pour la petite histoire, les Grecs ont par la suite fait évoluer la fête des Panathénées, qui s'avérait en effet extrêmement coûteuse. Ainsi, plutôt que cent bœufs, il a été finalement accepté de n'en tuer qu'un seul et de sacrifier ensuite quatre-vingt-dix-neuf autres animaux, tous de la même espèce mais de moindre valeur.

Du sacrifice de cent bœufs, le sens du mot « hécatombe » s'est rapidement étendu à toute notion de sacrifice. Homère, dans *l'Iliade*, citait ainsi une hécatombe de douze bœufs, et une autre de cinquante béliers.

En France, le mot s'introduit dans la langue au XVI^e siècle, pour désigner le massacre d'un grand nombre de personnes.

Aujourd'hui il est utilisé, le plus souvent au sens figuré, pour faire référence à des pertes n'ayant pas de rapport avec la mort. Sa signification est donc beaucoup moins tragique. Il est même désormais repris dans des contextes de la vie courante, par exemple pour commenter un événement sportif. Il suffit, sur Internet, de taper « hécatombe football » dans votre moteur de recherche favori pour vous en convaincre.

CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE. 1836

Alfred de Musset écrit *La Confession d'un enfant du siècle* en 1835-1836, après sa rupture avec la romancière George Sand. C'est un roman en partie autobiographique : la relation passionnée d'Octave et Brigitte évoque celle de Musset et Sand.

Mais *La Confession d'un enfant du siècle* est aussi une réflexion sur la société de la Restauration. Musset analyse les raisons historiques pour lesquelles les jeunes de sa génération sont sujets à la mélancolie, le "mal du siècle". Les échecs des grands idéaux comme la Révolution ou l'aventure napoléonienne les ont laissés sans espoir et sans projet pour l'avenir. Faute de mieux, ils hésitent entre deux tentations : le libertinage et ses plaisirs sensuels, ou le nihilisme, qui consiste à ne pas trouver de sens ou de but dans la vie.

Ce roman, qui mêle une histoire d'amour passionnée et impossible, mais aussi un commentaire sur l'histoire de France, est considéré comme l'un des rares exemples de "roman romantique".

Dans quel contexte est écrit *Confession d'un enfant du siècle* ?

Confession d'un enfant du siècle est publié en 1836, en pleine **monarchie de Juillet**. La révolution de Juillet a éclaté en 1830 pour chasser Charles X du pouvoir. Mais c'est un autre roi qui lui succède, Louis-Philippe. Alfred de Musset, qui est noble, est plutôt **nostalgique de l'Empire**, mais il n'agit pas sur le plan politique. L'idéal révolutionnaire et le sentiment patriotique sont pourtant des pierres angulaires de la plupart des romantiques des années 1830 : si Alfred de Musset regrette de ne plus pouvoir être un héros parce que les temps héroïques de Napoléon sont passés, il ne s'engage pas pour autant dans les luttes de son temps.

Les chapitres 1 et 2 de la première partie sont dédiés à des considérations historiques.

Musset raconte la gloire et l'exaltation produites par les guerres napoléoniennes et la désillusion qui suivit la chute de l'Empereur. Avec le retour de l'ordre ancien que représente la monarchie (Louis XVIII, Charles X, puis Louis-Philippe), la « fièvre » retombe et laisse la place à un profond malaise lié à un vide existentiel.

***Confession d'un enfant du siècle* : quelle postérité ?**

Confession d'un enfant du siècle est un roman dans lequel Alfred de Musset a pris des risques tant il s'y est livré avec sincérité. Mais la version qu'il livre de son amour avec George Sand ne reflète que son point de vue et c'est logiquement qu'elle publie le sien dans l'ouvrage ***Elle et Lui***. On y apprend qu'Alfred de Musset a trompé George Sand dès leur arrivée à Venise et que c'est par dépit qu'elle-même, pendant que Musset était malade, a cédé aux avances du docteur Pagello, qui le soignait.

Confession d'un enfant du siècle a été adaptée deux fois, une fois pour la télévision par Claude Santelli en 1974 et deux fois au cinéma : *Les Enfants du siècle* est un film français réalisé par Diane Kurys, sorti en 1999. C'est sur le tournage de ce film que Juliette Binoche et Benôît Magimel se sont rencontrés et sont devenus pour un temps un couple à la ville comme à l'écran

par Sylvie Verheyde en 2011, avec Pete Doherty dans le rôle d'Octave/Alfred de Musset et Charlotte Gainsbourg dans le rôle de Brigitte/George Sand.

Alfred de MUSSET (1810.1857)

Né sous le Premier Empire, le 11 décembre 1810, Alfred de Musset appartient à une famille aristocratique, affectueuse et cultivée, lui ayant transmis le goût des lettres et des arts. Il prétend avoir pour arrière-grand-tante Jeanne d'Arc (son ancêtre Denis de Musset ayant épousé Catherine du Lys) et être cousin de la branche cousine de Joachim du Bellay. Une de ses arrière-grand-mères est Marguerite Angélique du Bellay, femme de Charles-Antoine de Musset.

Son père, Victor-Donatien de Musset-Pathay, est un haut fonctionnaire, chef de bureau au ministère de la Guerre. Aristocrate libéral, il a épousé le 2 juillet 1801 Edmée-Claudette-Christine Guyot des Herbiers, née le 14 avril 1780. Le couple a eu quatre enfants : Paul-Edme, né le 7 novembre 1804, Louise-Jenny, née et morte en 1805, Alfred, né le 11 décembre 1810 et Charlotte-Amélie-Hermine, née le 1^{er} novembre 1819.

Après son baccalauréat, il suit des études, vite abandonnées, de médecine, de droit et de peinture jusqu'en 1829, mais il s'intéresse surtout à la littérature. Il fait preuve d'une grande aisance d'écriture, se comportant comme un virtuose de la jeune poésie. Le 31 août 1828 paraît à Dijon, *Un rêve*, ballade signée « ADM ». La même année, il publie *L'Anglais mangeur d'opium*, une traduction française peu fidèle des *Confessions d'un mangeur d'opium anglais* de Thomas de Quincey.

Grâce à Paul Foucher, beau-frère de Victor Hugo, il fréquente dès l'âge de 17 ans le « Cénacle », ainsi que le salon de Charles Nodier à la Bibliothèque de l' Arsenal. Il témoigne de la sympathie pour Sainte-Beuve et Vigny, et se refuse à aduler le « maître » Victor Hugo. Il moquera notamment les promenades nocturnes du « cénacle » sur les tours de Notre-Dame. Il commence alors à mener une vie de « dandy débauché ».

Son grand-père était poète, et son père était un spécialiste de Jean-Jacques Rousseau, dont il édita les œuvres. La figure de Rousseau jouera en l'occurrence un rôle essentiel dans l'œuvre du poète. Il lui a rendu hommage à plusieurs reprises, attaquant au contraire violemment Voltaire, l'adversaire de Rousseau. Son parrain, chez qui il passe des vacances dans la Sarthe au château de Cogners, est l'écrivain Musset de Cogners. L'histoire veut que lors d'un de ses séjours dans le château de son parrain, la vue qu'il avait depuis sa chambre sur le clocher de l'église de Cogners lui ait inspiré la très célèbre *Ballade à la Lune*. Par ailleurs, il retranscrira toute la fraîcheur du calme et de l'atmosphère de Cogners dans ses deux pièces de théâtre *On ne badine pas avec l'amour* et *Margot*. En octobre 1819, alors qu'il n'a pas encore neuf ans, il est inscrit en classe de sixième au collège Henri-IV¹¹ - on y trouve encore une statue du poète -, où il a pour condisciple et ami un prince du sang, le duc de Chartres, fils du duc d'Orléans, et obtient en 1827 le deuxième prix de dissertation latine au Concours général.

Précoce, brillant, célébré, il publia son premier recueil de vers, *Contes d'Espagne et d'Italie* (1829), à l'âge de dix-neuf ans et remporta un succès immédiat.

Malgré cette gloire précoce, il connut une infortune relative avec ses pièces de théâtre, telles : *la Quittance du diable*, qui ne put être représentée, et *la Nuit vénitienne* (1830), qui fut un échec retentissant. La mort de son père en 1832 l'amena à se consacrer entièrement à la littérature et à en faire son métier.

Auteur doué et sûr de son talent, il fut cependant profondément blessé et échaudé par l'échec de *la Nuit vénitienne* ; il décida alors que les pièces qu'il écrirait seraient désormais destinées non pas à la représentation, mais - fait original et presque unique dans la littérature française - exclusivement à la lecture. Parmi les comédies de mœurs romantiques qu'il publia entre 1832 et 1834, *À quoi rêvent les jeunes filles*, *La Coupe et les lèvres* et *Namouna*, furent regroupées sous le titre *Un spectacle dans un fauteuil*, qui traduisait son choix d'écrire un théâtre destiné à être lu chez soi et non pas représenté.

Les Caprices de Marianne (1833), *Fantasio* (1834) et *On ne badine pas avec l'amour* (1834) virent le jour sous la forme de livrets.

En 1833, Musset rencontra celle qui devait être le grand amour de sa vie, la romancière George Sand. Tumultueuse, orageuse, leur relation s'interrompt momentanément en 1834, lorsque George Sand entama une nouvelle liaison avec le docteur Pagello, qui soignait Musset lors de leur voyage en Italie. En 1835, après plusieurs ruptures violentes, cette passion prit définitivement fin, laissant à Musset la douleur d'un échec sentimental cuisant, mais donnant à son œuvre une profondeur qui lui manquait encore.

A la fin de l'année 1834, il enrichit son théâtre d'un chef-d'œuvre, le drame historique *Lorenzaccio*, puis du *Chandelier*, l'année suivante. Dramaturge incompris, il avait en revanche obtenu un immense succès, en 1833, avec son poème romantique *Rolla* : le cycle des *Nuits*, écrit après sa rupture et ancré dans son expérience sentimentale, conforta sa réputation de grand poète. Cette œuvre allégorique, où le poète dialogue avec sa Muse, parut de 1835 à 1837 (*La nuit de mai*, *La nuit de décembre*, *La nuit d'août*, *La nuit d'octobre*), et comporte quelques-unes de ses meilleures pages. Refusant la mission sociale de l'écrivain prônée par le nouvel esprit romantique, il y privilégiait l'émotion, s'attachant à décrire la variété et la complexité des sentiments qui accompagnent la passion amoureuse.

Egalement composée après la passion, son œuvre narrative principale, *la Confession d'un enfant du siècle* (1836), est une autobiographie romancée qui, avec quelque emphase et quelque complaisance, analyse l'âme tourmentée du poète. On y trouve surtout l'expression du sentiment de trahison que ressentait la génération de 1830, celle qui vit ses espoirs anéantis par l'échec du soulèvement de Juillet et son avenir confisqué par les notables de la monarchie Louis-philipparde

Malade et épuisé précocement, Musset poursuivit ensuite sa carrière d'auteur

dramatique avec de nouvelles pièces, moins réussies que les précédentes, telles que ; *Il ne faut jurer de rien* (1836), *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* (1845), *On ne saurait penser à tort* (1849).

En 1838, il avait été nommé conservateur d'une bibliothèque ministérielle, ce qui lui permit de mener une vie tout à fait décente quoique moins brillante qu'à ses débuts. La perte de son emploi, en 1848, sans le réduire à la misère, le conduisit à écrire des œuvres de commande.

En 1852, il fut élu à l'Académie française (voir Institut de France), alors que le public s'était détourné de lui, que son théâtre commençait timidement à être représenté et qu'il n'écrivait pratiquement plus.

De santé fragile, mais surtout en proie à l'alcoolisme, à l'oisiveté et à la débauche, il meurt de la tuberculose le **2 mai 1857**, quelque peu oublié. Cependant Lamartine, Mérimée, Vigny et Théophile Gautier assistent à ses obsèques en l'église Saint-Roch, en compagnie d'une trentaine d'autres personnes.. On n'a révélé la mort de son fils à sa mère, qui était partie vivre chez sa fille Hermine à Angers, qu'après son enterrement

Vie sentimentale

Après sa séparation définitive d'avec George Sand, en mars 1835, il tombe amoureux de l'épouse d'un juriste et sœur de son ami Edmond d'Alton-Shée, pair de France, Caroline Jaubert, qu'il appelle "la petite fée blonde". Leur liaison dure trois semaines avant de reprendre à la fin de 1835 ou au début de 1836. Hôte assidu de son salon, il en fera sa « marraine » et sa confidente, notamment tout au long de leur correspondance, qui s'étend sur vingt-deux ans. C'est chez elle qu'il fait la connaissance, en mars 1837, d'Aimée-Irène d'Alton, sa cousine, avec laquelle il entame une liaison heureuse et durable. Elle lui propose même de l'épouser. Abandonnée par Musset pour Pauline Garcia, qui se refuse à lui, elle épousera son frère Paul le 23 mai 1861. Alfred rencontre, le 29 mai 1839, à la sortie du Théâtre-Français, la comédienne Rachel, qui l'emmène souper chez elle, ils ont une brève liaison en juin. En 1842, la princesse Christine de Belgiojoso, amie de Caroline Jaubert, lui inspire une passion malheureuse.

Cette « curiosité » littéraire est, paraît-il, un faux...

Acrostiche d'Alfred de Musset dédié à Georges Sand dont il était follement amoureux !

*A lire de Haut en Bas, le premier mot de chaque vers !
Je l'ai trouvé savoureux !*

*Quand je mets à vos pieds un éternel hommage
Voulez-vous qu'un instant je change de visage ?
Vous avez capturé les sentiments d'un cœur
Que pour vous adorer forma le créateur.
Je vous chéris, amour, et ma plume en délire
Couche sur le papier ce que je n'ose dire.
Avec soin, de mes vers lisez les premiers mots
Vous saurez quel remède apporter à mes maux.*

Alfred de Musset

Georges Sand s'empressa de répondre selon le même code :

*Cette insigne faveur que votre cœur réclame
Nuit à ma renommée et répugne à mon âme .*

Georges Sand

- **Acrostiche** : Poème dont les initiales des vers, lues verticalement, composent un mot (nom de l'auteur, du dédicataire, terme clef).*
- **Mot voisin** : **acronyme** qui désigne une association de lettres pour désigner une administration, une organisation. Dans le **sigle** ; les lettres se prononcent séparément : S.N.C.F. T.S.F,
Dans l'**acronyme**, elles forment un mot : l'ONU, l'OTAN, l'UNESCO

-

FICHE ORTHOGRAPHE :

ACCORD DES ADJECTIFS NUMÉRAUX

Un adjectif numéral est un mot généralement employé devant un nom pour en indiquer le **nombre** (un, deux, trois, etc.) ou l'**ordre** (premier, deuxième, troisième, etc.).

Celui qui indique le nombre est appelé adjectif numéral cardinal. Celui qui indique l'ordre est appelé adjectif numéral ordinal.

L'adj numéral cardinal.

Il peut être :

- simple : un, deux, cinquante...
- composé par addition, multiplication, ou les deux à la fois : *trente-deux* (= trente plus deux) ; *quatre-vingts* (= quatre fois vingt) ; *six cent trente-deux* (= six fois cent ajouté à trente plus deux)
 - Deux éléments d'un nombre composé sont liés par un trait d'union si chacun d'entre eux est inférieur à cent, et s'ils ne sont pas déjà coordonnés par la conjonction *et* :

vingt-quatre ; *quatre-vingt-dix-neuf* ; *quatre-vingt-dix mille*

- Les éléments supérieurs à cent ou coordonnés par *et* sont séparés par un espace :

cent deux ; *trente et un* ; *sept cent mille trois cent vingt-deux* ; *cent quatre mille* ; *huit cent trente et un*

Cependant, les Rectifications de l'orthographe de 1990 préconisent de lier par des traits d'union tous les éléments d'un numéral composé, qu'ils soient inférieurs ou supérieurs à cent et coordonnés ou non par *et*. On peut donc aussi écrire :

trente-et-un ; *cent-deux* ; *quatre-vingt-dix-mille* ; *sept-cent-mille-trois-cent-vingt-deux*

Accord :

Ils sont invariables : les quatre cavaliers, les cinq filles, les trente glorieuses

SAUF VINGT et CENT s'ils sont exactement multipliés

Trois cents, deux cent quatre, quatre vingts, quatre vingt deux

Toutefois, vingt et cent sont toujours invariables quand ils ont une valeur ordinale, c'est-à-dire quand ils indiquent un rang et non un nombre, une quantité. C'est le cas pour les années et les numéros d'ordre, par exemple :

C'est écrit page deux cent quatre-vingt . Mon arrière-grand-mère est née en mille neuf cent. C'était dans les années quatre-vingt.

Millier, million, milliard ; billion, etc. sont des noms (ils s'emploient obligatoirement avec un déterminant). Ils varient donc en nombre.